

1

M

Mon amour chéri, mon bien aimé,

J'ai reçu ta plus que bonne et longue lettre du 13, 15, 17 et 18 mars et j'ai enfin du papier raisonnable pour te répondre et plus ces misérables feuilles de poupie. Sais-tu que tes lettres m'empêchent de dormir, je ne puis m'en séparer tant qu'une nouvelle ne vienne la remplacer; tu es ma première et ma dernière pensée de la journée. Tu me distrais de belles et bonnes choses, que tu me mets le feu dans le cœur, oh, si dans ces moments-là, je pouvais t'embrasser, seulement pendant 10 minutes, tu verrais je t'étoufferais. Mes lettres te font plaisir, tant mieux, je voudrais tant qu'elles te parlent encore plus, qu'elles soient passionnées comme les tiennes; j'ai beau faire, je ne puis te dire tout ce que je ressens; c'est qu'il y a de certaines choses qu'on ne peut expliquer. Mais vois-tu je t'aime, je t'aime follement, passionnément. Heureusement le moment du retour s'approche, sans cela, je ne pourrais y tenir, la corde serait trop tendue. Ah, je croyais t'aimer, mais je ne savais pas à quel point l'amour peut mener. Moi aussi je suis fière et heureuse de tes lettres, je voudrais les montrer à tout le monde, mais je ne le puis, il me semble que cela serait un sacrilège et qu'on me volerait la mort de mon bien. Non, tout doit être entre nous deux, c'est plus intime, c'est meilleur. Il faut bien que quelque chose de cet amour que j'ai pour toi, chéri aimé, transpire en dehors, mes sens me trouvent plus aimante plus spontanée. Dureté j'en ai toujours été froide qu'extérieurement, toi tu sentais bien depuis longtemps ce qui se passait au fond de mon cœur. N'est-ce pas, chéri, que je n'ai jamais été froide? dis, dis-le franchement. Mais je voudrais tant que tu ne me donnes pas une réponse défavorable. Rien que de penser qu'il y a des personnes froides, cela me donne le frisson; elles doivent bien souffrir de n'avoir jamais senti bondir leur cœur, et moi je suis si heureuse! C'est l'éducation que j'ai reçue, mon entourage, la vie de travail

que j'ai eue étant jeune fille et (il faut bien l'avouer) beaucoup
mon caractère desconfié, qui m'ont toujours empêché de
montrer ce que je sentais. Maintenant je n'en suis pas fâchée,
car j'ai le bonheur et l'orgueil de t'avoir tout donné, tout ce que
j'ai de meilleur, et à toi seul. Je ne pourrais en dire autant de
toi, ta vie m'échappe jusqu'à l'âge de 33 ans et depuis, je ne
suis pas la seule à te connaître. Tout le monde t'aime, tout
le monde connaît ton bon cœur, ton cœur d'or, ton caractère si
gai, si aimant, ton travail honnête et persistant, ton courage
dans la souffrance. Mais au lieu d'en être jaloux, j'en suis fière,
car je réside dans ce cœur, et ce cœur a confiance en Dieu et de-
mande sa bénédiction pour lui et les siens. — Non, chéri bien aimé,
tu ne dois pas me remercier de l'amour que je te donne, tu en
mériterais plutôt plus, seulement je ne le crois pas possible. —
Dimanche de Pâques, je dois faire mes pâques, comme je vais
prier le bon Dieu pour toi pour nos chers enfants. Tu vois,
tu es même bon dans cela, il y a tant de maux qui veulent for-
cer la conscience de leur femme; aussi, je te remercie de nouveau
de la confiance que tu me montres. C'est ce même dimanche que
doit partir ma lettre, aussi j'espère que les bénédictions de Dieu
l'accompagneront plus que d'habitude et que tu me donneras
de bonnes bonnes nouvelles de ta santé et de tes affaires. Je souf-
fre sans de te savoir toujours tourmenté par cette maladie. Con-
sulte M^r Michard pour ces bains d'hydrothérapie; je me rappor-
te qu'il en a parlé dans notre dernier voyage. Consulte-le en
tout et pour tout, car j'ai confiance en lui, et je ne voudrais
pas te voir entre les mains de 36 médecins plus indifférents les
uns que les autres. Parle bien à M^r Michard de tous les nou-
veaux symptômes que tu as ressentis depuis ton retour de Flor-
bères, dis-lui bien que tu as de temps en temps la fièvre et chose
qui n'arrivait pas avant, même en souffrant; dis-lui que tu as
des maux de tête forts pendant ces fièvres, et le sang que tu
as rendu et la faiblesse que tu ressens chaque fois d'après
enfin parle-lui de tout de tout, je te le recommande dans chaque

lettre, c'est que je voudrais tant ne plus te voir souffrir. Nous sommes déjà torturés depuis assez longtemps, de ce côté-là. Tu crains d'ennuyer M^{lle} Millard, dis-lui que toutes ces questions sont pour faire plaisir à quelqu'un qui lui sera toujours dévouée et reconnaissante. Mille remerciements pour son bon souvenir, et une caresse de ta part de Nini, la petite Marie. Tu sais déjà que je ne te soigne pas, si tu ne te soignes pas; ou les eaux à Plombières, ou les bains d'hydrothérapie, ce que les médecins jugeront convenable, et consulte plutôt Millard, qui a suivi ton malade il y a 2 ans. Tu devrais le faire appeler dans une de tes fortes crises, et prier le, pour moi, de t'indiquer le traitement que tu devras suivre. Demande-lui un autre calmant, puisque le chloral ne te fait presque plus d'effet. A propos, j'en ai reçu 20 flacons. Attends, tu le sais, cher rebelle, pas d'enfantillage, je désire plus ton retour que tu ne le désires toi-même (voyons, sois franc) et bien, je ne veux pas me remarier le M^{lle} quitter, si tu ne m'obéis pas, si tu ne t'es pas soigné. Que faire d'une fiancée rebelle? il me minerait tellement battant, merci, je n'aime pas les dragons, et j'ai épousé un français parce que généralement ils sont plus gais pour leur femme. Dois-tu je t'aime trop, tu ne dois pas être despotique, car je deviendrais méchante. Je ne veux pas non plus que tu domines l'affaire des affaires; si tu es bien portante tu les feras mieux marcher après, et rattraperas le temps perdu. — Je viens d'être interrompue par Léonie qui m'amène la petite Gabrielle, une grande nouvelle, elle a enfin percé une petite dent, en bas. Cela ne m'étonne plus qu'elle nous ait fait passer une si mauvaise nuit. A minuit je ne dormais pas encore, parce que je pensais à un petit chéri démon; puis notre bête a voulu être suspendue à mon sein toute la nuit; je n'en pouvais plus, et par trois fois j'ai appelé la bonne pour la promener, mais la pauvre petite était si disciplinée de me quitter que je la reprenais dans mon lit. Il faut te dire que cette chérie m'aime beaucoup, et qu'au contraire de tous les enfants qui n'aiment plus les personnes couchées, le matin de bonne heure, quand elle aperçoit sa bonne qui vient la

chercher, elle court dans mon lit et se cramponne à mon cou avec un petit air lutin qui a l'air de dire: Viens me prendre si tu l'oses. Il faut que je l'habille moi-même, sans cela, ce sont des cris désespérants, puis je lui mets son chapeau et je la donne à sa bonne, alors elle ne dit plus rien, car elle sait qu'elle va se promener au jardin et ta paresseuse de femme reste encore au lit, car elle ne doit rien, pour ainsi dire, qu'à cette bonne. Notre petite Gabrielle est gentille à croquer, quand on lui demande: «où est papa?» elle regarde ton portrait, elle lui sourit, elle lui tend les bras et lui dit adieu avec ses deux petites mains, quand qu'elle part. Hier Bibiche est venue ^{pour} moi elle m'embrassait et faisait semblant de vouloir têter, il fallait voir comme la pauvre petite, qui jouait par terre, faisait des cris de joie et de désespoir pour que je la prenne, enfin me sachant à qui avoir recours, elle s'est tournée vers ton portrait et te tendait ses petits bras en appelant papapapa, on aurait dit qu'elle t'appelait à son secours; naturellement je t'ai prise et je t'ai couverte de baisers pour son papa et pour moi. Bopette. toi que c'est notre dernier gage d'amour et que dans ce temps-là nous étions si heureux, tes affaires allaient bien et ta santé était bonne. J'ai, à l'instant de la sieste de bébé, dit, que je te la raconterais et Marie a ajouté «il ne le croira pas». Pourquoi qu'elle ait encore toutes ces petites gentilles à ton amie, c'est tout ce que je demande. Naturellement après que Gabrielle est montée avec Léonie pour m'annoncer sa petite dent, rhonks a aussi voulu savoir ce que je faisais (car j'étais en haut) il m'a apporté une fleur et comme je lui ai dit que je t'écrivais, il a demandé ton portrait à embrasser (elle est toujours sur ma table) en me disant que c'était cela qu'il t'envoyait. Adieu, mon cher, mon tout, on m'annonce la visite de M^{lle} Maynard il faut que j'aille au salon; demain ou après demain je continuerai ma causerie, car après la visite nous devons dîner. Nos trois aînées viennent toute heureuses m'annoncer que M^{lle} Maynard les invite à aller au large des bœufs pour jouer avec la petite Theobald.

Eustace. Je fais un brouillon de ma lettre.

Dureste il ne peuvent pas avoir cette pensée puisqu'ils ont écrit à nous ne leur avons rien demandé et ne leur devons rien.

M^{me} Michel a été une déception pour elle et pour mon amitié qui en souffre. Elle est à l'avant veille de son départ pour la France et je ne sais, ce qu'elle devient depuis deux mois. Je lui ai écrit les deux dernières lettres sans recevoir de réponse. Elle doit avoir à faire, je ne dis pas le contraire, mais deux lignes de réponse ne prennent pas tant de temps, surtout pour elle qui expédie si vite son travail et a tout ce qu'il faut pour se faire aider. Dans tous les cas son mari aurait bien pu venir me donner de ses nouvelles. Je comprends parfaitement qu'elle ne vienne pas à Paris pour faire des visites, à cause de la fièvre, je sais même qu'elle est venue un jour à Paris pour mettre ordre à ses affaires, surtout qu'elle quitte sa maison rue des Barbonnes, elle est remontée à Pétropolis le lendemain matin. Je ne lui en veux pas de ne pas être venue jusqu'à la rue d^e Marianna, seulement si je l'avais su à temps je serais allé lui souhaiter un petit bonjour. Mais elle me fait beaucoup de peine de ne pas répondre à mes deux lettres, surtout la dernière, de cette semaine même, où je lui demandais, où et à qui elle pense, je pourrais la rencontrer en ville, pour l'embrasser encore une fois et te faire porter tous mes souvenirs. Admettons qu'elle n'ait pas reçu mes 2 lettres adressées à Pétropolis, elle n'aurait même pas dû les attendre pour me faire ses adieux. Naturellement je ne lui ai pas encore donné la nouvelle que tu avais vu sa mère. Patience, je commence à être un peu fessée sur l'amitié des amis. Je vais attendre encore jusqu'à dimanche matin mais si elle ne donne pas signe de vie, je n'y comprend plus rien, et ne croirai plus les protestations d'amies. - La nouvelle que M^r Albert a donnée sur la fuite de Villeroi n'est malheureusement que trop vraie. Je savais bien que cela te ferait de la peine, beaucoup de peine, tu le croyais si honnête homme. On dit que sa femme seule, sait où il est, et était prévenue, depuis longtemps, de tout ce qui arriverait.

tôt ou tard. - Tu me parles encore de la réception des M^{rs} Foulgrives, si tu savais, chéri, comme cette pensée me rend heureuse. C'est bien heureux que Carlinho ait su remplir son devoir envers toi. Qui j'aurais été contente de voir de la neige, surtout que je sais que lorsqu'il neige le temps est plus froid, plus sec, et que tu vois mieux te porter. Mon Dieu, pourvu qu'il n'arrive pas de inondation pendant ton séjour en Europe. Je suis si tourmentée, surtout en pensant à ton voyage en Allemagne. - Tu sais entre nous je ne crois pas que Marie R. soit ignorante sur tout, c'est impossible. Si tu viens à parler de cette affaire, ne m'en parle pas R. car il n'a pas dû te ménager, en inventant des histoires, et qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. A l'Épiscopie et à ta sœur surtout, tu devrais tout dire. - C'est tout, mon ami, je n'ai plus rien à te répondre, sinon à te recommander de nouveau les eaux de Plombière et même de plus loin, s'il le faut. J'ai rêvé cette nuit que nous étions fiancés de nouveau et nous étions si heureux. - Je viens de recevoir à l'instant des nouvelles de Léonie, elle n'a plus de fièvre, c'est décidément une forte constipation qu'elle a eue. - Bibi grandit beaucoup, il n'y a plus qu'une petite différence d'un doigt avec Bibiche, à son âge même, on ne s'en aperçoit pas, je te conseille de faire faire tout son linge et ses robes de la même taille que Bibiche. Recommande bien de ne pas faire les baillies serrées. Alphonse et Gabrielle sont très forts. - Rappelle-toi tout ce que je t'ai dit sur Marie dans ma lettre du 9 avril et occupe-t-en si tu le peux. Maintenant que je vis plus intimement avec mes deux sœurs, je vois qu'elles ont absolument besoin de se marier. Je n'ai même pas trop parlé de toi, car mon bonheur leur donne des regrets. Papa parle d'aller décidément s'installer en Europe l'année prochaine, car ils pourraient mieux vivre, sans dépense autant. Le surplus serait mis de côté pour la dot des filles afin qu'elles aient une compensation avec les garçons qui jouissant de la maison de commerce où ils peuvent tous faire fortune. Seulement on commencera par mettre de côté la dot des filles à marier, ce que je ne trouve pas

thés. très juste, car nous pourrions attendre longtemps et je voudrais
sans aider un cher petit mari qui a eu me prendre sans dot, lui.
Si je n'avais pas d'enfants encore, cela me serait égale. Sabine et
Mathilde sont heureuses de ce mariage. Silence sur ces confidences,
chéri, je le sais par hasard, on ne me parle pas de tout cela, car
je dis ce que je pense, que c'est une grande injustice. Elles ont plu-
sieur de la fortune de la famille que nous trois qui sommes ma-
riées depuis 8 ans au moins, et par dessus le marché elles auront
une dot avant nous. Ce qui me révolte, c'est qu'on trouve
thés. très juste que je trouve cela injuste. Cependant je ne suis pas ma-
chante, je le deviens quand on veut me forcer et quand j'entends
dire «et bien, si cela ne plaît pas aux filles mariées tant pis pour
elles, nous sommes libres de faire ce que nous voulons.» C'est vrai ils
sont libres, mais pour être justes, il faudrait qu'on vienne nous de-
mander si nous voulons céder notre droit pour que les autres se
marient plus vite, et quoique tu en aies bien besoin, je serais la
première à vouloir céder mon droit, et le cédant de bon cœur,
je ne dirais plus que c'est une injustice. Voilà, je ne sais pas
si je raisonne juste, mais je le crois. Ne parle pas de tout cela,
à mes sœurs, car Dieu sait toutes les histoires qui en sortiraient,
donc je te dirai que je n'en ai parlé légèrement qu'avec mes sœurs
et que jamais la discussion n'a passé les limites convenables.
Elles trouvent cela très juste car elles ont les avantages et moi je
trouve très injuste car après les filles, viendront les aînées et moi
je me trouve juste à la fin et sera la dernière. Il faut d'au-
moins en parler que ce n'est pas encore fait. Et je ne sais pas
s'ils auront jamais le courage de quitter Paris pour toujours.
D'après rien que cette pensée me fait de la peine, en vous en
allant, Dieu sait si je les reverrai jamais. Mes sœurs sont jama-
mais mon père et ma mère! non, même pour avoir une dot, pour
l'aider, toi que j'aime tant, je ne voudrais pas m'en séparer po-
ur toujours, vois-tu, c'est que je les aime beaucoup, beaucoup, et me
me en vous ayant à côté de moi, toi et nos enfants, je sens le
vide que me fait leur absence, ils me sont chers, ils me sont

nécessaires. N'as-tu pas, chéri, que tu ne m'en veues pas de cet amour
vois-tu, toi et nos enfants, je vous aime différemment. - Je ne suis
pas contente de moi aujourd'hui, mon bien aimé, je te parle de
mes petits contrariétés et cela te fait peut-être de la peine, je ne
voudrais pourtant pas t'en faire car je ne suis pas malheureuse,
je suis seulement un peu inquiète aujourd'hui, je ne sais pour
quoi, c'est ton absence, ta longue absence qui me fait souffrir
enfin patience, le retour arrivera bien, et bientôt, Dieu m'entende.
A ce soir la fin de ma lettre, chéri, il faut que je m'occupe un
peu des enfants quoiqu'Elise soit en bas. - Mille bons souve-
nis à tous ceux qui s'occupent de toi. Reçois les amitiés de toute
la famille et les mille caresses de nos 5 chéris. Oui, chéri, j'ai
me j't'aime follement et j'ai hâte de te revoir, de te sentir de nou-
veau auprès de moi. Je t'écris longuement, mon écriture et mon
style doivent en souffrir, mais tu me comprends quand même, n'est-
ce pas, cher petit mari, ces causeries me font tant de bien, elles
me déchargent un peu le cœur qui est prêt à déborder quelquefois.
Je crains cependant que tu ne me grondes de trop bavarder, mais
non, puis que tu dis que mes lettres te reposent de ton travail. Je
lis et relis souvent ta dernière page, du 18 février, il y a tant de
cœur, tant d'im je ne sais quoi, que cela me fait rire, pleurer, enfin
chaque mot me rend heureuse et franchement je ne sais quelle est
la page que je préfère. Je ne suis plus si inquiète ce soir, c'est que
c'est un jour de moins qui me rapproche de toi. Oui, chéri, remer-
cions Dieu d'avoir l'un pour l'autre un amour qui a connu, qui
persiste et augmente malgré nos 8 ans de mariage. Oui chéri, mon
amour et bien aimé, je suis toute toute à toi, ah, que n'es-tu ici
auprès de moi, je serais si heureuse, je trouverais tout si beau
si bon, Je t'aime, ta petite femme dévouée Eugénie Massey.
A 11 h. du soir; deux bonnes nouvelles qui me sont arrivées ce soir ta première,
c'est la réception de ta lettre du 22 et 23 mars, je suis heureuse de te voir
content de tes affaires et que ta santé aille mieux aussi; merci d'avoir pen-
sé à moi, mais on voit que ta lettre a été écrite dans le brouhaha des
affaires. La seconde nouvelle, c'est qu'on m'a annoncé, par un de mes frères

Le 22 mars 1867, j'ai écrit à mon mari, qui était à Paris, une lettre de 10 pages, dans laquelle j'ai écrit tout ce que je t'écris ici. Je t'embrasse, chéri, et te dis adieu pour ce soir.

Prie. M^{re} D^e Marianna. le 13 avril 1876. Jeudi saint.

2

Mon cher ami, bien bien aimé, je continue ma causerie, qu'une visite est venue interrompre le 11 avril. Donc comme je te l'ai dit nos trois aînées fillettes ont dû dîner au largo des bea^s avec leur petite amie Marie Louise. Le soir Léonie et moi nous avons été les chercher. C'est Elsie qui est avec moi dans ce moment-ci. Léonie est allée hier ~~poser~~ à son piano; le soir elle s'est plainte d'un peu de mal de tête et de fièvre, naturellement maman l'a gardée et a fait immédiatement appeler le D^r Goubaud, car dans ce moment-ci on ne plaisante pas avec les fièvres. Elle n'a pas passé une mauvaise nuit et nous espérons que cela ne sera rien de grave. C'est d'une forte constipation et cela ne m'étonne pas, elle était déjà fort enrhumée et n'a fait qu'imprudences sur imprudences. J'ai vu maman ce matin à la messe (c'est jeudi saint) tu vois donc que, grâce à Dieu, ce n'est rien de bien sérieux pour le moment. Il faut te dire, cher, que depuis ton départ je vais régulièrement à la messe, notre bébé me permet parfaitement ses absences, car elle mange une bonne grande soupe le matin, et comme je n'ai plus de devoirs conjugaux à remplir, j'ai donc le libre. Passons, maintenant à répondre régulièrement à ta lettre, c'est ce que j'ai voulu faire depuis le commencement, mais tu vois que mes pensées sont tellement baroques qu'elles vont toujours plus vite que ma volonté. - Je suis heureuse de voir que le retard de mes lettres te fait trouver le temps long long au possible, cela prouve combien nous nous aimons. Merci, mille fois merci à Mathilde, Olympie & à pour toutes les bontés qu'elles ont pour toi, bien aimé, je n'aime pas beaucoup que tu fumes tous les jours ailleurs, car tu n'es pas raisonnable, heureusement que la renommée cuisine française est presque partout la même. Craints les grands dîners et l'humidité. Tu as vu M^{me} Chateaufort, j'en suis heureuse car tu l'avais promis à son mari; la comparaison que tu as faite d'elle m'a fait rire, mais (faut-il te le dire?) je sou-
drais que toutes celles que tu rencontres sur ton chemin soient saines. Tu ne me dis pas avoir vu Guion, chausé avec eux, pourquoi? Merci aussi à Marie Foucault pour sa bonne réception. Cela ne

m'étonne nullement que leur petite fille t'aime déjà, tu es si sym-
pathique; bien heureusement pour moi si cet amour s'arrête qu'à une
petite fille. (Toujours un peu de méfiance, n'est-ce pas? je suis incorrigible; mais chus,
ne te fâche pas, c'est pour avoir le droit de demander un baiser, veux-tu me le donner?)
C'est drôle comme le malheur rapproche quelquefois les maris et fem-
mes et comme, d'autres fois, cela les éloigne. C'est malheureux que ton
frère et sa femme mènent vie à part mais j'aime mieux que ce
soit Olympe qui ait choisi le bon côté. Mes compliments à mon
beau-frère, je ne le savais pas maire de Croissy. C'est malheu-
reux que leur maison n'ait pas d'héritier direct surtout si elle
marche bien; si ta santé ne te permet plus de travailler à Paris,
ne pourrais-tu chercher et trouver du travail à Paris? Colombier
ne demanderait peut-être pas mieux que de s'arranger,
pour quitter son affaire. N'en rit pas si cela est impossible,
mais tu ferais bien de voir comment tu pourrais t'arranger pour
travailler en Europe, soit comme commissionnaire, soit dans une
autre affaire, dans le cas où ta santé ou la liquidation de la nou-
velle société ne te permettent plus de rester à Paris et de recom-
mencer. Il faudrait mieux tâter un peu le terrain, car le mo-
ment approchant on se déciderait plus vite. M^{re} Pages est tout à
fait sorti de la maison. J'ai espoir et confiance, le bon Dieu
bénira bien cette nouvelle société; je le voudrais tant, quand
cela ne serait que pour récompenser M^{rs} le baron Cotegipe et Pa-
maris da Silva de la confiance et de l'amitié qu'ils ont eues
pour toi, chéri. Et puis, je serais si heureuse de te voir cette tran-
quillité d'esprit à laquelle tu aspirais depuis si longtemps, et qui se-
rait peut-être la clef de ta santé. Enfin, courage, chéri aimé,
si tu savais comme mon esprit se reporte immédiatement à Dieu
chaque fois que tu m'annonces une bonne nouvelle, ah, je le re-
mercie de tout mon cœur. A Bordeaux tu as été content, les
M^{rs} Font frères de Paris, s'arrangent avec toi, il ne manquait plus
que de m'annoncer la fin de ta maladie. Pauvre chéri, souff-
rir tant et être obligé de travailler pour une femme et cinq
enfants qui ne savent que donner leur amour. Courage, tous nous
t'aimons bien, et ferons tout pour t'aider s'il t. b. c. H.

Tu as bien fait de ne pas revenir le premier avec M^{re} Taucornier.
Ils ont voulu croire un menteur et malhonnête homme plutôt qu'à
toi, je ne leur pardonne pas. Dureté la corde a été trop tendue,
M^{re} Taucornier ne t'aurait jamais plus bien servi et aurait
cherché chicane pour un oui pour un non, à moins que tu ne
sois resté à Paris, car ils écoutent, je crois, toujours la dernière clo-
che qui sonne. Je suis maintenant d'autant plus heureuse
que tu aies fini avec eux, puisque tu as pu t'arranger avec
une grande maison et plus avantageusement. Tu ferais bien
d'aller voir les M^{rs} Petit Nicolas et Pigès, ils ont toujours été
gentils pour toi et pourraient, peut-être, plus tard, te servir.
Il me tarde de savoir comment M^{re} Abel et toi vous allez ar-
ranger pour la dette de Bollé, il faudrait tâcher, coûte que
coûte, de recevoir, ses enfants auront toujours du pain sur la
planche, et les nôtres n'en ont pas. Tâche d'arranger la chose pour
le mieux, sans rien céder, et surtout pas d'histoire dévaquée avec
Abel, à ce sujet. Tu ne dois plus rien au père Taucornier, je
crois, il faut mieux avoir fini à l'amiable avec lui. - Si tu sa-
rais comme je suis ennuyée de ne rien savoir de tes affaires à Paris.
Je voudrais en parler à M^{re} Claud et surtout qu'il m'en parle
je pourrais peut-être lui donner de bons conseils. Phœnixes fois
déjà il est venu chez moi, pour des lettres, des commissions &c &c je
lui aurais parlé mais la présence de mes sœurs me gêne. Je sais
qu'il a été consulter papa au Largo des bestes, il y a 15 jours, mais je
ne sais pas encore ce que c'est. C'est lui qui m'a apporté ta lettre,
le jour des Beaumeaux, il sait avec quelle anxiété je l'attends.
Mes amitiés à Léon, dis-lui donc de s'arrêter de ne pas tant grossir.
Aime-t-il cette vie à Paris, et est-il sage? Mes amitiés aussi
au chevalier. Tu m'as fait envie en parlant du petit Tour le
jour de S^{te} Mathilde, j'aurais voulu te voir gai, mais c'est au-
tout la nuit, quand tu as souffert que j'aurais voulu être là, quoique
je te tourmente toujours dans ces ornements là. Courage, chéri, pense
surtout à tes enfants dans tes crises, et pense alors combien tu dois
te soigner et aller aux eaux. Tu dis que tout le monde est plus
que bon pour toi à Paris, moi je trouve qu'on n'en fait peut-être pas

encore assez. Pauvre famille de Gustin quand ils ont donné leur grand
diner le malheur était déjà arrivé. Ma tante est-elle partie pour
les eaux? J'espère que ce grand dîner ne t'aura pas rendu malade.
Fais attention surtout pour les fruits, salades, vins &c. Julia a reçu une
lettre où mon oncle parle de ta première visite, le jeudi, il parle
aussi de ta mauvaise mine, tu souffrais assez, pauvre cher ami, ton
joins souffrir, ne me cache rien, au moins, je sais bien qu'avec l'hu-
midité, le changement de temps et tes nuits de travail tu ne pour-
ras jouir d'une bonne santé, mais, mon Dieu, je voudrais que
les fortes crises te fussent évitées, et que les médecins, les eaux, Dieu
surtout, te déracinât le mal. Il me tarde de savoir que le temps
a changé et que tu te portes bien, tout à fait bien. Grâce à Dieu
nos enfants et moi, nous n'avons rien de nouveau. Etmond et
Lescadinha, après une absence de 15 jours sont revenus de la Tijica,
ils ont trouvé nos enfants encore plus forts, surtout notre petit
Gustave. Julia est descendue de la Tijica hier et a dû monter
à Petropolis aujourd'hui pour passer les derniers jours de sa se-
maine. Je trouve que tous ces voyages sont un peu fatigants après
une grande maladie, mais c'est par ordre du médecin. Elle reprend
ses forces. Lescadinha grossit, grossit, elle a eu bon appétit à la
Tijica, mais a la figure bien étirée. Hier Louise est venue me
voir avec sa sœur Amelia, c'est la première visite. —
J'ai été interrompue ici hier, pour aller dîner, aujourd'hui c'est le
14, vendredi saint. J'ai promis aux enfants de leur montrer la
bible ce soir. Te rappelles-tu qu'il y a un an tu la leur
montrais? — Je commence par te souhaiter un bonjour amical,
mon Gustave bien aimé, puis je continue ma lettre à répondre
à ta lettre. M^{re} Albert m'étonne, je me demande toujours pour-
quoi il craint une affaire de crédit chaque fois que tu vas le
voir. Je te remercie, chéri, d'être allé voir M^{re} Valais m'en au-
sitôt à ton arrivée, puisque tu l'avais promis. J'en suis d'autant
plus contente, que je ne veux avoir rien à me reprocher vis-à-vis
de M^{re} et M^{re} Karl; je ne voudrais pas qu'ils pensent que j'ai
négligé ma dame et me dis son amie, par intérêt. D.